

**Notes de l'assemblée avec Julián Carrón
à l'assemblée des responsables de CL-Lycée
Cervinia (Italie), 3 septembre 2016**

- *Haja o que houver*
- *Leaning on the everlasting arms*

Alberto Bonfanti. En remerciant de tout cœur Julián qui est ici avec nous et qui ne nous abandonne jamais, je relis l'invitation à cette assemblée, qui parlait de ses salutations au Triduum pascal : « Nous savons tous par expérience qu'il n'est pas simple de trouver quelqu'un qui vit à la hauteur de son désir. De la même manière, nous savons que sans la présence d'un grand ami nous jetterions rapidement l'éponge face aux urgences de la vie. » À partir de cela, nous nous sommes demandé : « En cette période après le Triduum pascal, et surtout pendant les vacances, as-tu fait l'expérience d'un ami qui ne t'abandonne pas ? » Commençons l'assemblée.

Julián Carrón. Avez-vous trouvé une réponse à cette question dans les Laudes que nous venons de prier ? *Silence !*

Écoutez, nous pouvons commencer la matinée sans être présents dans ce que nous faisons, si bien que ce que nous faisons est inutile par rapport à notre but : chercher quelqu'un à la hauteur de notre désir. Qui parmi vous a trouvé dans les Laudes de ce matin quelqu'un à la hauteur de son désir ? Personne ! « Je poursuis ma course pour tâcher de saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. » (*Ph 3, 12*). Qui dit cela ? Personne ne répond. Saint Paul ! Saint Paul avait trouvé Quelqu'un qui non seulement l'avait saisi, mais qui avait aiguisé en lui tout son désir. Je poursuis ma course pour tâcher de le saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. Il y a un Ami qui n'efface pas mon désir, qui ne le met pas de côté, qui ne le réduit pas, mais qui l'exalte au contraire et qui me fait ainsi poursuivre ma course pour tâcher de le saisir. Que faut-il que saint Paul ait trouvé pour dire cela ? Lui qui avait toujours eu cette tension, comme il le dit lui-même dans ses lettres : « Si un autre pense avoir des raisons de le faire, moi, j'en ai bien davantage : circoncis à huit jours, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu, fils d'Hébreux ; pour l'observance de la loi de Moïse, j'étais pharisien ; pour ce qui est du zèle, j'étais persécuteur de l'Église ; pour la justice que donne la Loi, j'étais devenu irréprochable » (*Ph 3, 3-4*). Il ne se contentait pas d'un rien, d'une vie tranquille. Que faut-il donc qu'il ait trouvé pour affirmer que ce qui lui est arrivé a réveillé en lui l'envie, a remis en mouvement tout son désir, au point qu'il se lance dans la course pour le saisir ? Sans cela, mes amis, la vie est plate ! Tôt ou tard, après l'effervescence de l'adolescence, tout devient plat. C'était un adulte qui disait cela, et nous tous, plus jeunes que lui, nous aimerions avoir le désir de poursuivre ainsi notre course pour le saisir. Je vous dis cela parce que cela m'attriste que l'on perde le sens de ce que l'on fait. Si l'on ne vit pas ainsi, c'est-à-dire s'il n'est pas exaltant de prier les Laudes, cela devient alors un formalisme de CL qui, tôt ou tard, ne vous intéressera plus. Prier n'est alors plus aller chercher quelqu'un que me remet en mouvement, si bien que je poursuis ma course. C'est ce qui est arrivé à Marie Madeleine : elle ne tenait plus en place, de sorte qu'elle s'est levée avant tous les autres pour aller le chercher. Sinon, nous sommes déjà vieux : même si, à cause de votre date de naissance, vous avez l'illusion d'être jeunes, vous êtes vieux ! Maria, es-tu encore jeune ou pas ?

Je crois que oui. Cet été, j'ai passé trois semaines à Dublin pour apprendre l'anglais et j'ai rencontré beaucoup de jeunes, surtout italiens, qui étaient à l'école avec moi. La première chose dont je me suis rendu compte est que je n'étais pas dans mon élément, par rapport à eux, dans le sens que j'étais la seule chrétienne, la seule – c'est du moins ce que je croyais – non cynique, avec une espérance, alors que tous les autres étaient déjà...

Écoutez : « La seule non cynique, la seule avec une espérance », à son âge, parmi tous ses camarades.

Je parlais avec une fille ; à un moment donné, nous avons commencé à parler de la religion et elle m'a dit : « J'ai arrêté de croire, parce que je pense que tout cela est un mensonge que l'homme a inventé parce qu'il a peur de mourir et que cela lui donne une espérance pour continuer à avancer. Je n'ai pas du tout peur de mourir, parce que de toutes façons je vais disparaître ; je n'ai pas non plus peur de souffrir, car par la suite je ne sentirai plus rien. Je suis seulement désolée pour ceux qui restent. » Sur le coup, j'ai dit : « Quoi ? Ce n'est pas possible ! Je veux croire que, si nous avons le désir que les choses ne finissent pas, il doit y avoir quelque chose qui satisfait ce désir. » Puis, j'ai vraiment passé tout mon été, chaque jour, à penser à ce qu'elle m'avait dit, et cette question m'a vraiment fait entrer profondément en crise : je me suis rendu compte qu'il me semble plus facile, quoique décevant, et même plus rationnel, de croire que nous vivons notre vie pour disparaître ensuite, plutôt que de devoir croire au Paradis, qui me paraît une sorte de rêve branlant, indémontrable. Voilà la première question : il me semble que son hypothèse, qui a miné toute ma vie dans laquelle j'ai été chrétienne, est plus crédible que la mienne, plus défendable. La deuxième question, en revanche, concerne CL-Lycée...

Alors, pourquoi es-tu là ?

Je suis là pour cette question, pour trouver une réponse.

Pour cette question. Parfait ! C'est déjà une raison satisfaisante : pour une question.

Et la seconde est la suivante : en racontant cela...

Pouvons-nous revenir à ta première question ? Qu'as-tu dans ton expérience pour répondre à cette question ? Faites attention, parce que, comme vous ne vous rendez pas compte de ce qui arrive, vous ne retrouvez pas dans votre vie la réponse à votre question, si bien qu'une personne que tu rencontres te terrasse avec la première question qu'elle te pose. Et qu'est-ce que tu es tentée de faire ? Tu es tentée de venir ici pour que je réponde à ta question. Mais je n'ai pas la moindre intention d'y répondre. Je veux juste t'aider à trouver la réponse. Nous le faisons ensemble, je ne fais rien sans toi, parce que sinon je serais resté chez moi aujourd'hui. Faisons ensemble cette découverte à partir de ce que tu as dit, parce que tu nous l'as déjà dit, le problème est que tu ne t'en rends pas compte. Qu'est-ce que tu as dit ? Si tu en avais été consciente, tu aurais pu dire à ton amie... Je t'ai déjà donné une suggestion quand j'ai repris ta phrase : « La seule non cynique, la seule avec une espérance ». Aimerais-tu être aussi cynique qu'elle, sans espérance ?

Non.

D'où te vient donc cette espérance ?

De la vie que j'ai vécue.

Alors, tu as quelque chose à dire à ton amie ?

Oui.

Pas un rêve, parce qu'un rêve ne réveille pas en toi cette espérance. Est-ce un rêve, ce qui ne t'a pas fait succomber au cynisme ?

Non.

Qu'était-ce ?

Une vie concrète.

Un fait ! Un fait, pas un rêve. Un fait ! Mais comme nous n'en sommes pas conscients, nous ne voyons pas la différence. Aimerais-tu devenir comme les jeunes que tu as trouvés là-bas ? Non. Pourquoi pas ? Parce que tu es plus moraliste ? Parce que tu es bigote ? Parce que tu as peur de la mort, comme elle le dit ? Est-ce pour cette raison que tu ne veux pas devenir comme cela ? Non. Pourquoi ? Pour ne pas rater ce qu'il y a de mieux dans la vie. C'est tout autre chose que par peur !

Puis-je poser une seconde question ?

Oui, vas-y ! Mon professeur me disait : « Les bons toreros se forment devant de bons taureaux. » J'ai besoin d'un taureau. Voilà pourquoi je te provoque, autrement je ne peux pas donner le meilleur de moi. J'ai besoin de toi, provoque-moi, toi aussi !

J'ai pensé à ma vie, j'ai pensé à CL-Lycée, et je me suis dit : je pourrais très bien partir et voir comment je vais sans cela, parce que de fait c'est l'expérience qui fait être chrétienne.

Bien sûr. Et alors ?

Je ne peux pas m'en aller, je ne peux pas, je n'y arrive pas. Mais le doute qui m'a prise est le suivant : si CL-Lycée n'était qu'une belle manière de vivre que l'homme a trouvée à un moment donné dans l'histoire ? Le doute qui m'a saisie est que, bien que je sois attachée à CL-Lycée et que je ne puisse pas me concevoir sans, ce pourrait être une belle manière de vivre que l'homme a trouvée mais qui ne nous empêche pas de disparaître.

Peut-être. Ou ce pourrait être le contraire. Laisse cette question ouverte, parce que ce n'est pas moi qui peux y répondre. Cela ne signifie pas que je ne veux pas te répondre, mais que cela ne t'aide pas que je te réponde. C'est à toi de le vérifier dans ton expérience. Jusqu'à maintenant, CL-Lycée a-t-il été capable de réveiller en toi toute l'envie de vivre que tu ne vois pas chez les gens de ton âge ? Qu'est qui te le fait penser ? Le fait que tous les autres, avec tout ce qu'ils ont en tête, avec toutes leurs théories, n'ont pas un brin de cette espérance que tu as et qu'ils n'ont pas un brin de cette victoire sur le cynisme que tu as. Tu dois en tenir compte. Qu'est-ce qui a réveillé en toi l'espérance ? N'est-ce qu'une illusion ? N'est-ce qu'un rêve ? Est-ce une capacité que tu as de réaliser quelque chose ou est-ce quelque chose qui est arrivé dans ta vie et qui l'a fait émerger en toi ?

Il y a eu quelque chose.

Alors, disait don Giussani aux jeunes au début du mouvement, la vie de CL-Lycée est de vérifier cela. Tu grandiras dans la certitude, même face à toutes les objections des personnes que tu rencontres sur ton chemin, comme lorsque tu vas à Dublin, parce que tu te remplis de raisons. En effet, aller à Dublin et rencontrer une fille comme celle que tu as rencontrée t'a fait approfondir les raisons de ce que tu portes en toi. Si tu te rendais compte maintenant de ce que tu as dit à cause de la rencontre avec une personne qui t'a posé cette question, tu devrais la remercier pour le reste de ta vie, parce qu'elle t'a rendue consciente de ce que tu portes. On comprend alors que même ce que l'on ressent comme une objection, même quelqu'un qui nous plonge dans une crise, est un bien. Heureusement qu'il y a quelqu'un qui me plonge dans une crise, parce que par ce biais je me rends compte de ce que je porte en moi. Tu te rappelles des épisodes de la vie de Jésus où les apôtres ont été en crise et ont ainsi compris ce qu'ils avaient rencontré ? Cela ne signifie pas qu'ils avaient de la chance parce qu'ils avaient Jésus, alors que nous « n'aurions pas de chance » parce que nous ne l'avons pas devant nous. Nous avons tous les signes des apôtres et tous les défis des apôtres. Cite-moi un exemple dans l'Évangile où l'on trouve cela. Un, ce n'est pas trop demander, un !

Peut-être lorsqu'ils sont sur le bateau et qu'il y a la tempête ; Jésus dort et ils ont peur parce qu'ils vont couler, peut-être.

En voilà un.

Jésus dort et, tout à coup, ils le réveillent. Il se réveille tout tranquillement et il calme la tempête.

Voilà un exemple. Le moment où ils ont été vraiment mis au défi, c'est quand ils sont restés seuls avec Jésus, quand tous les autres étaient partis (comme cela t'est arrivé : tu étais la seule qui n'était pas dans son élément), parce que tous les autres pensaient : « Il est fou ! » Après l'avoir entendu parler du pain de la vie qui était son corps, ils se sont exclamés : « Ce type est complètement fou ! » Et ils sont tous partis. À ce moment-là, les disciples sont entrés en crise, ils ont été plongés dans une crise, exactement comme cela t'est arrivé. Et qu'a fait Jésus pour les aider à affronter cette crise ? A-t-il fait des miracles supplémentaires ? Ce serait comme dire : « Maintenant, je résous votre crise par un miracle et je vous dis qui je suis. » Mais les disciples avaient vu presque trop de miracles. Un miracle supplémentaire aurait-il résolu quelque chose ? Non. Si Jésus s'était servi d'effets spéciaux « à la manière de Hollywood », les aurait-il plus attirés ? Les effets spéciaux ne permettent pas d'attirer quelqu'un. Qu'a fait Jésus de plus pour ses amis ? Il leur a posé une question : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » (Jn 6, 67) Au lieu de leur donner d'autres raisons pour rester, Jésus les provoque encore plus. Il ne résout pas leur crise, comme les adultes veulent souvent le faire avec vous en vous donnant eux-mêmes les réponses. Jésus ne se comporte pas ainsi, il pose encore une question, il radicalise la crise des disciples. Pourquoi ? Que fait Jésus ? Quelle confiance a Jésus dans les apôtres pour leur poser une question sans leur donner de réponse ! C'est ce que je fais en ce moment avec toi. Je te dis que, dans ton expérience, tu as déjà répondu à ta question, mais tu ne t'en

rends pas compte. Comment est-ce que je t'aide ? En te posant une question, comme l'a fait Jésus en demandant : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Pourquoi es-tu venue ici ce matin ?

Pour répondre à cette question.

Tu as dû te donner des raisons pour être ici aujourd'hui parce que, si tu avais été terrassée par cette crise, tu aurais pensé : « C'est un tas de gens complètement fous, je n'y vais plus. » Alors, pourquoi es-tu là ? Parce que tu as effectué un parcours et que la crise ne t'a pas fait sombrer. Et ce parcours t'a donné une raison ; en effet, tu as dû te donner une raison pour venir ici. Cela t'a fait grandir et être plus toi-même. Mais ce n'est pas parce que tu as eu une vision, ou parce que Jésus s'est servi d'effets spéciaux, ou parce que quelqu'un t'a convaincue que ce sont les autres qui sont « fous ». Non. C'est parce que cela t'a permis de retrouver l'expérience que tu as faite. Et que fait Jésus avec sa question aux disciples ? Il les force à se donner les raisons pour lesquelles ils restent avec lui. Et pour se donner ces raisons, ils doivent revoir toute la vie qu'ils ont passée avec lui. Jésus les pousse à extraire des profondeurs de l'expérience qu'ils ont vécue avec lui la conscience de ce qui fait qu'il vaut la peine d'être avec lui. Alors, Pierre dit : « Si nous te quittons, où irons-nous ? » (Jn 6, 68). C'est ce qui t'est arrivé : si je m'en vais d'ici, où vais-je ? La crise est alors un moment exaltant, si l'on ne prend pas peur. Au lieu de répondre, Jésus les a provoqués. Nous sommes souvent paresseux et nous déchargeons la question sur quelqu'un pour qu'il nous évite de répondre. Mais un ami est quelqu'un qui croit vraiment que tu es à même de retrouver dans ton expérience ce qui est déjà là, et te provoque donc en te disant : « Arrête de jouer la paresseuse, prends au sérieux ta question et va chercher la réponse dans ton expérience, car elle est bien là, sinon tu ne serais pas ici. » Pourquoi suis-je convaincu que tu as la réponse ? À cause de ce que tu as dit avant. Je ne dois rien inventer et je ne dois pas faire un acte de foi en quelque chose que je ne vois pas pour me convaincre que tu as la réponse. Ce que tu as dit, l'expérience que tu as faite et ta présence ici témoignent du fait que tu as déjà la réponse. Je le répète : quelqu'un est ton ami s'il t'aide à faire ce travail, autrement il se moque de toi en te l'épargnant, parce que c'est comme s'il te disait : « En fin de compte, tu es une idiote, tu ne peux pas arriver à la réponse, alors c'est moi qui vais te la donner. » Non ! Tu n'es pas une idiote ; Jésus ne traite pas les disciples comme des idiots. Si tu te laisses traiter comme une idiote, ce n'est pas parce que tu l'es, c'est parce que tu acceptes qu'on te traite ainsi. N'accusez pas les adultes parce qu'ils agissent ainsi, parce que vous n'êtes pas des idiots et pourtant vous faites mine de l'être ! Vous voyez que pour vivre il faut se mettre en jeu ? C'est exaltant, parce qu'à ce moment-là, tout ce que l'on fait est pour cela ; personne ne peut te l'éviter parce que tu as la réponse en toi. C'est plutôt une question que nous devons nous poser, comme tu l'as fait maintenant, pour nous aider à redécouvrir le chemin. Mais le chemin est vrai s'il te fait découvrir ce que tu as déjà dans ton expérience ; je n'ai pas à te dire quelque chose pour que tu m'écoutes. Le commencement de tout est un fait qui nous est arrivé et que nous avons donc dans notre expérience. Merci.

Quand on m'a envoyé la question sur laquelle il fallait travailler pour préparer cette assemblée, j'ai tout de suite pensé que je ne pouvais pas ne pas raconter ce qui m'est arrivé cet été. Tout le mois de juillet, en effet, je suis allée faire un séjour linguistique à Dublin avec trois amies pour apprendre l'anglais. Avant de partir, je n'avais aucune idée de ce à quoi j'allais m'exposer. J'étais aussi très effrayée par cette nouvelle aventure parce que je ne connaissais pas très bien les trois filles avec lesquelles j'étais partie. En effet, les premiers jours ont été affreux. Je n'aimais pas la famille chez laquelle j'habitais et je me suis sentie vraiment très seule. J'avais déjà hâte de rentrer à la maison, voir mes amis, mon copain et ma famille ; mes pensées étaient uniquement tournées vers tout ce que je ratais dans ma ville. Pourtant, la réalité était différente ; désormais, je devais rester là, si bien que tout ce que je pouvais faire était de me fier à un Autre et d'accepter ce qui m'était donné. En fait, je ne savais pas trop bien comment faire. Se fier à quelqu'un est beaucoup plus simple à dire qu'à faire. Mais ce mois m'a beaucoup servi, y compris pour comprendre cela.

Vous voyez ? Ce mois aussi a servi pour comprendre, parce que l'on ne comprend pas en tournant la tête de l'autre côté mais en traversant les circonstances.

En effet, tout a changé lorsque je me suis aperçue qu'en réalité je ne devais rien faire d'autre qu'être moi-même face à tout ce que je rencontrais. Le résultat a vraiment été très beau. Quand on rencontre des personnes d'autres pays qui ont une vie, des pensées, une religion différente de la sienne, on est obligé de se confronter avec eux, d'entrer en dialogue. Du moment où je me confrontais avec ces personnes, elles s'apercevaient qu'il y avait en moi quelque chose de différent qui les intéressait. Sans que je fasse rien de particulier, les personnes remarquaient en moi quelque chose de vrai et d'intéressant à suivre. Un exemple est la très belle amitié qui est née avec deux jeunes Turcs qui étaient dans ma classe. Au début, ils ne parlaient avec personne, étaient très fermés et faisaient presque peur aux autres. Un jour, mon professeur m'a envoyée faire un speaking, un exercice de conversation, avec ces deux jeunes. Au départ, je ne savais pas quoi faire, parce qu'ils ne voulaient pas parler avec moi. Alors j'ai décidé de me lancer et j'ai commencé à leur raconter tout ce que j'avais fait la veille. J'ai parlé pendant dix minutes environ sans m'arrêter quand, à un moment donné, il m'est arrivé de dire que, comme la veille était un dimanche, j'avais été à la messe. Ces deux jeunes Turcs, musulmans, ont soudain levé la tête et ont commencé à me poser une foule de questions sur ma religion. Je n'y pensais pas, mais à partir de ce dialogue avec eux est née une très belle amitié. Ils se sont beaucoup ouverts avec moi et, par la suite, avec toute la classe aussi. Nous parlions souvent et nous discutions souvent de nos religions. Un jour, en parlant justement de cela, ils m'ont fait remarquer quelque chose qui m'a beaucoup frappée. Pendant le cours, Omar, l'un d'eux, m'a demandé depuis combien de temps j'étais chrétienne ; sans presque y penser, je lui ai répondu que je suis chrétienne depuis ma naissance, même si j'ai fait ma rencontre avec le Christ grâce à la compagnie des lycéens de Communion et Libération quand j'ai commencé le lycée. Ces deux jeunes ont été surpris par ce que je leur disais et, les yeux écarquillés, ils m'ont regardée en me disant : « Tu vois ? C'est justement ce qui nous manque : une rencontre véritable, parce qu'on nous impose très souvent notre religion, alors qu'on voit qu'elle est vivante en toi. » Qui l'aurait jamais dit ? Deux Turcs qui m'ont rappelé ce que j'avais rencontré de grand, qui m'ont fait me rendre compte encore plus de ce que j'ai. Tout le mois a été plein de rencontres avec des personnes qui, en me regardant, étaient impressionnées par ma manière de faire face aux circonstances. Un autre exemple très beau est l'amitié née avec un jeune sicilien. Trois jours après notre rencontre, il est venu me voir pour me dire : « Tu sais, je me rends compte que, dans la vie, il y a une grande différence entre les personnes qui existent et les personnes qui vivent, et toi, tu as des yeux qui vivent. Dis-moi comment tu fais. J'ai besoin d'apprendre à vivre. » En parlant avec lui, je me suis aperçue que nous avions le même désir d'aller bien, le même désir d'être heureux. Pendant ce mois, je me suis également rendu compte de l'importance de l'école de communauté. En effet, tout en étant dans une autre ville, avec d'autres amies que celles de mon groupe, nous avons eu le besoin de continuer à la faire, même si nous n'étions que quatre. Un jour, j'ai invité à l'école de communauté ce jeune sicilien, qui au début avait dit non. À la moitié de la rencontre, il est entré dans la pièce où nous étions et nous a demandé s'il pouvait écouter un peu. Au moment où il est entré, je disais à quel point je me sentais aimée en cet instant, que c'était un amour si grand qu'il définissait ma manière de faire face aux circonstances. À la fin de l'école de communauté, ce jeune sicilien est venu vers nous avec tout son besoin et nous a demandé : « Est-ce que vous vous sentez vraiment aimées ? Moi aussi, je veux me sentir ainsi. Je veux me sentir aussi bien que vous. » Ce sont des exemples banals qui ont marqué tout mon mois à Dublin. J'ai reçu un cadeau après l'autre. Chaque jour, il y avait quelque chose ou quelqu'un qui me faisait prendre conscience toujours plus de la grandeur de ce que j'ai rencontré. Chaque jour était pour moi une confirmation ultérieure, même tout simplement lorsque l'un de mes enseignants, au beau milieu d'un cours, m'a regardée et m'a demandé comment je faisais pour être toujours heureuse en classe. Il n'avait jamais eu un élève aussi souriant et il s'est aperçu que mon sourire avait changé toute la classe. Le dernier jour, quand il est venu me faire ses adieux, il m'a dit qu'il se souviendra très longtemps de mon sourire. Un autre enseignant, un type assez bizarre, aimait nous faire parler en classe de sujets très « chauds » comme la religion, les homosexuels ou le genre ; souvent, j'étais la seule dans ma classe à défendre mes opinions et ce en quoi je croyais. Mon enseignant était toujours le premier à

s'opposer et cherchait à me provoquer de toutes les manières et à me poser des questions auxquelles je ne pourrais pas trouver de réponse. Lors de tous ces dialogues, je tentais de ne pas m'opposer à quiconque, mais tout simplement d'être vraie avec ce que je pensais et ce que j'ai rencontré. Cet enseignant aussi est venu me voir le dernier jour de cours pour me remercier ; il m'a dit que cela ne signifie pas que qu'il a changé d'idée, mais qu'il n'avait jamais rencontré une fille aussi vraie envers ce en quoi elle croit. Un jour, une fille que nous avions rencontrée est venue me remercier parce que je lui avais appris un regard à adopter face aux autres. Mais le plus beau est que tout ce qui s'est passé pendant ce mois n'est pas terminé, il se poursuit encore. Mes amis turcs me demandent tous les jours de leur écrire parce qu'ils ont besoin de cette amitié. Quand nous sommes rentrés, le jeune sicilien m'écrivait de temps à autre qu'il ne savait pas quoi faire parce que dans sa ville il n'y avait pas de personnes comme nous qui l'aident à prendre au sérieux toutes ses interrogations. Mais en fait, il y a quelques jours seulement, il m'a écrit un très beau message en m'annonçant qu'il est devenu chrétien. Une fille était venue pour me remercier et elle viendra maintenant avec nous aux vacances d'été. Et tout cela ne s'est pas produit uniquement avec les personnes que j'ai rencontrées à Dublin, mais aussi avec tous ceux que j'avais laissés à Rimini. Quand je suis rentrée, ma manière d'être face à mes parents, à mon copain et à mes amis avait changé, ce qui a été pour moi une confirmation ultérieure. Quand on est dans une autre ville, on se rend compte qu'on ne verra les personnes que l'on a devant soi très probablement qu'un mois de sa vie, de sorte que l'on est presque forcé de se demander ce qu'on veut être, tandis que parfois, quand on est dans sa ville, on risque être écrasé par les habitudes. En fait, ce n'a pas été le cas pour moi parce que lorsque je suis revenue, j'avais en moi une conscience différente. Je me suis aperçue que la rencontre avec le Christ m'a prise tout entière. Je peux ne pas y penser, je peux commettre tous les péchés humains, ou me plaindre parce que les choses ne vont pas comme je veux, mais cette rencontre a déjà tout défini : moi-même, ma vie, ma manière d'affronter les circonstances. Désormais, cet Ami ne m'abandonne pas, c'est à moi de Le reconnaître. Je reviens à la question qui nous a été posée pour cette assemblée : je me suis rendu compte que j'ai rencontré cet Ami pendant tout l'été dans les amis qui ont été mis à mes côtés, aussi bien à Dublin qu'à Rimini ; je n'ai pas été abandonnée un seul instant : dans les personnes que je rencontrais, il y avait le reflet de ce que j'ai rencontré.

Qu'as-tu donc appris de tout cela ? Qu'est-ce que cela te fait penser de cet Ami ? Qu'as-tu appris de la question que vous vous êtes posée concernant « un ami à la hauteur de son désir » ? Que t'a fait comprendre tout ce que tu as rencontré ?

Cela m'a fait comprendre que je me crée souvent un tas de problèmes imaginaires.

Exactement ! Des problèmes imaginaires ! Note : des problèmes imaginaires ! Nous faisons de nos problèmes imaginaires une réalité, puis nous suivons ces problèmes imaginaires comme si c'était la réalité, alors que ce ne sont que des problèmes imaginaires !

En fait, en fin de compte, je n'ai pas besoin de me créer tant de problèmes imaginaires, parce que ce que j'ai rencontré est vraiment plus grand et, comme nous le disions avant, j'ai déjà été saisie par Lui.

Oui, mais cet été tu n'as pas rencontré une seule personne qui entre dans le concept d'« ami » que nous avons souvent. Beaucoup auraient pu passer tout le mois à Dublin en se plaignant parce que les amis de leur ville n'étaient pas là. Mais toi, qu'as-tu découvert dans ce que tu as raconté ?

J'ai avant tout découvert que cet ami était en moi.

Autrement dit ?

Autrement dit que c'est moi qui l'avais.

Que c'est toi qui l'avais ! Que signifie que c'est toi qui l'avais ? C'est quelque chose que tu as imaginé ?

Non.

Que veut dire que c'est toi qui l'avais ? Où était-il ?

En moi.

« En moi. » Il faut que tu me l'expliques bien, parce que je ne sais pas si tu l'as compris.

Il sortait de moi au moment où...

« Il sortait de moi » : c'est toi qui l'inventais, qui le créais, qui le générerais ?

Non. C'était un fait.

Explique-moi bien comment cela se passe.

Tout simplement, dans l'ami qui me dit : « Tu as des yeux qui vivent, dans ces yeux... »

Dans ces yeux ?

« ...il y a quelque chose. »

Et ces yeux, comment les as-tu générés ?

À cause d'une rencontre avec le Christ.

Ne perdons pas le fil de comment les choses se sont passées. Où as-tu vu le Christ ? Qu'est-ce qui a généré ces yeux que tu as ?

Un amour que j'ai éprouvé...

Un amour ?! Si vous dites des choses pareilles en public, les gens vont penser que vous êtes complètement fous. Si c'est à moi que vous le dites, c'est bon, mais si vous le disiez à quelqu'un d'autre, il vous répondrait : « Cela me confirme qu'il ne vaut pas la peine d'être chrétien. » Alors explique bien ce qui t'est arrivé sans te détacher même d'un millimètre de l'expérience que tu as faite. Raconte-moi comment tu as obtenu ce regard, parce que c'est de cela que vous ne vous rendez pas compte. Quel chemin as-tu fait pour te retrouver avec ce regard que tu as maintenant ? Ce que tu dis est vrai : tu le portes en toi, il est en toi ; mais comment est-il arrivé en toi ? L'avais-tu par nature ? Était-il déjà en toi *par défaut* ? Pourquoi alors tous les autres ne l'ont pas ? S'il était présent par nature, les Turcs, le Sicilien, ton enseignant, tous ceux dont tu as parlé devraient l'avoir comme toi, alors qu'ils ne l'imaginent même pas. Alors, comment est-il arrivé jusqu'à toi ? As-tu eu des visions ?

Non, non !

Des apparitions ?

Non.

Que s'est-il passé ?

J'ai bien à l'esprit des visages d'amis et d'adultes...

Avant de les avoir à l'esprit, qu'a-t-il dû se passer ? À l'origine, tu ne les avais pas à l'esprit ; tu ne savais même pas qu'ils existaient. Vous sautez tous les passages. Avant, savais-tu que ce regard existait ? Le savais-tu depuis ta naissance ?

Non.

Même en ayant été éduquée chrétiennement – tu l'as dit plus tôt –, parce que vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites. Quelle est la différence que ce jeune Turc a observée en toi ? C'est quelque chose qu'il n'a pas et qu'en revanche tu as eue. Tu viens de nous le dire. Quel mot as-tu employé ? Un mot !

Une rencontre.

Parfait ! Une rencontre avec quoi ? Avec quelque chose d'imaginaire ? Avec un sentiment ? Avec l'amour qui avait des ailes ? Qu'était-ce ? Un recueil de lois ? Un mode d'emploi ? Qu'était-ce donc ? Une rencontre avec une chair, avec des visages, avec des hommes chez qui tu as découvert ce regard. À tel point que le Turc saisit bien mieux que toi la portée de la rencontre, parce qu'il se rend compte de la question : « Quelle est la grande différence entre toi et moi ? Que moi j'ai toujours baigné dans une habitude » (il parlait d'« une contrainte », ce qui est pire), « alors que ce qui manque à ma religion est une rencontre. » Premier pas. Que s'est-il passé par la suite ? Tu as rencontré un regard différent ; dès que cela t'est arrivé, il t'a pénétrée et tu l'as retrouvé en toi. Que s'est-il passé après la rencontre ?

Ce regard a défini ma manière de faire face aux circonstances.

Comment ? Par magie ?

Non, non !

Il y a eu un éclair, puis tout était en ordre ?

Non, la conscience...

Non ! Dites-moi tout, parce que vous donnez tout pour acquis, puis quelqu'un dit : « Un amour ». Je ne fais pas cela pour te faire perdre du temps car tu le sais déjà, mais parce que quand je te pose une question, tu me parles de l'amour abstraitement – comprends-tu ? – au lieu de me parler de la rencontre avec des visages concrets, avec des personnes chez lesquelles tu as trouvé ce regard, *etc.* Comment te l'es-tu approprié ?

Mon regard est devenu ainsi.

Mais comment tu te l'es approprié ? Le premier jour déjà...

Je vis.

Tu as suivi ces personnes.

Oui.

Et à un moment donné tu as découvert que tu avais ce regard dont tu n'étais pas consciente. Ce sont les autres, extérieurs à toi, qui t'ont fait comprendre la différence que tu portes. Alors, qui ont été tes amis cet été ? Ceux que tu avais laissés à Rimini ou ceux à ceux qui tu as été confrontée à Dublin et qui t'ont rendue consciente de ce que t'avaient donné ceux que tu avais rencontrés dans ta ville ?

Ceux qui m'ont donné cette conscience.

Et où étaient ceux de ta ville s'ils n'étaient pas là avec toi ? Pourquoi ceux que tu as rencontrés à Dublin ont su qu'il t'était arrivé quelque chose ? Parce que tu portais en toi leur regard. Tu disais « moi » avec un « nous » dedans. Pourquoi ? Parce que tu avais déjà fait tien ce « nous », il était devenu ton regard, il était déjà devenu ta différence, ta manière différente d'être, ton sourire, ton être toi, selon tout ce que tu viens de dire. Le « nous » te définissait désormais, il définissait ton moi. Tu n'avais pas besoin que l'un de tes amis soit à côté de toi parce qu'il était en toi, tes amis étaient en toi, nous étions en toi, nous étions à Dublin avec toi. Et tu te rendais compte de cela parce que les autres étaient surpris de te voir : « Mais pourquoi es-tu ainsi ? Pourquoi vis-tu ainsi au lieu simplement d'exister ? », pour employer tes propres mots. Qui te fait vivre ainsi ?! Qui te fait donc vivre ainsi ?! Or, dans tout ce que tu as dit, tu as employé un mot : à quoi a servi tout cet été pour ton chemin ? Quel mot as-tu employé ? Qu'a signifié tout ce que tu as raconté ? Tu l'as dit en un mot !

Une confirmation.

« Une confirmation. » Une confirmation. Si tu n'avais pas été à Dublin, si tu ne t'étais pas confrontée avec tout le monde, si tu n'avais pas rencontré toutes ces personnes si différentes – personne n'avait les mêmes idées que toi –, tu ne te serais pas rendu compte de la différence que tu portes, de la nouveauté que la rencontre faite introduit dans la vie, et donc tu ne serais pas aussi certaine que tu l'es maintenant. Si tu t'étais épargné cela en pensant : « Non, j'ai peur, je n'y vais pas », tu n'aurais pas eu cette confirmation. Alors, lorsque le pape François dit que nous avons tout intérêt à sortir, il ne donne pas un mode d'emploi pour les meilleurs pour qu'ils partent en mission ; non, il nous invite à sortir pour voir en nous, dans notre expérience, la confirmation de ce qui nous est arrivé. Celui qui ne sort pas de son trou n'aura pas la confirmation que tu as eue. Si tu avais dit : « Ce n'est pas possible, sans mes amis je ne peux aller nulle part », tu n'aurais pas eu cette confirmation. N'est-ce pas ? Alors, faire cela est un plus ou un moins ?

C'est un plus.

Et cela ne signifie pas que tu dois toujours partir seule, parce que tes amis tu les portes en toi. Et tu te rends compte de ce qu'ils sont pour toi, de ce que signifie appartenir au Christ dans la communauté chrétienne, justement en raison de cette expérience que tu fais : tu peux aller au bout du monde. C'est ce qui est arrivé aux disciples : ils ne sont pas restés enfermés au cénacle. Au début, si ; avant qu'ils soient envahis par l'Esprit Saint, ils étaient là tout apeurés, seuls, effrayés par ce qui était dehors ; mais après, cela a été une explosion : ils sont partis dans le monde entier. Ils ne sont pas restés panser leurs blessures en disant : « Pauvres de nous, le Christ est parti, nous sommes ici tout seuls. » Il était déjà entré en eux jusqu'à la moelle, c'est pourquoi ils sont partis dans le monde entier, non seulement pour dire ce qu'ils avaient vu, mais aussi pour vivre. Tu vas à Dublin pour apprendre l'anglais et, en apprenant l'anglais, sans t'en inquiéter, tu vis la mission. La mission

n'est pas quelque chose qui s'ajoute à la vie, quelque chose que je « dois » faire. Sans même en avoir l'intention, tu vis la mission en vivant ta vie. Et la première pour qui c'est utile, c'est toi. Imagine si toutes les choses que nous vivons, tous les défis de la vie qu'il nous faut affronter étaient pour cette confirmation. Voilà ce qu'il y a de beau dans la situation actuelle, mes amis : nous sommes dans un monde pluriel ; dès que nous sortons de chez nous, nous nous retrouvons dans ce monde global où chacun a des idées différentes. Heureusement, car nous pouvons enfin être « librement » chrétiens, sans avoir besoin de conditions particulières ; nous n'avons d'autre condition que ce qui nous est arrivé. C'est ce qui s'est passé pour les premiers qui l'ont rencontré : tout l'empire romain était différent, il y avait le Panthéon avec toutes les religions, et cela les a-t-il effrayés ? Au contraire : ils sont allés montrer, dans leur vie, la différence qu'ils étaient, qu'ils portaient en eux. Et tout le monde, comme toi, s'en rendait compte. Pas parce qu'ils étaient grands, parce qu'ils étaient importants, parce qu'ils avaient une certaine position dans l'administration, ou je ne sais quel grade dans l'administration romaine : cette différence passait à travers les esclaves, les marchands, les soldats, les gens ordinaires comme toi qui pars apprendre l'anglais. Jamais l'Église n'a été aussi missionnaire qu'au début. Le problème surgit quand il « faut » faire la mission, parce que cela signifie qu'il faut un « expert » de la mission. Non. La mission appartient à tous ceux à qui il est arrivé de rencontrer le Christ. Le jour où nous « devons » la faire, cela signifie que nous avons perdu quelque chose en route. Tu n'as pas fait de cours pour la mission parce que tu devais partir apprendre l'anglais, tu as été missionnaire parce que cela appartient à ton ADN de chrétienne, à cause de la rencontre que tu as faite. Et tous les mots acquièrent un sens différent. C'est fascinant avant tout pour nous ; figure-toi ce que c'est pour les autres, qui ne peuvent pas ne pas désirer rester en contact avec nous après nous avoir rencontrés. Imaginez, après un été comme celui qu'a passé notre amie, ce que serait toute la vie vécue ainsi ! À vous de décider, mes amis ! Si vous avez quelque chose de plus intéressant à faire, partez ! Quand vous vous lasserez, revenez et nous serons encore ici – elle et moi, du moins – pour vivre cela. Nous gardons la maison ouverte pour vous. Merci.

En septembre de l'année dernière, à cause d'une série de circonstances, je me sentais très mal. J'ai toujours eu un grand désir d'être heureux, mais à ce moment-là, ce désir me gênait beaucoup, parce que j'avais ce grand désir mais je n'arrivais jamais à être heureux. Qui plus est, je n'arrivais pas à m'ouvrir aux autres, je n'arrivais pas à dire ce que j'avais sur le cœur, je me sentais seul. Que s'est-il passé ? Avant le Triduum pascal de cette année, l'une de mes enseignantes m'a convaincu d'écrire une lettre au père Pigi pour lui raconter ce que je portais dans mon cœur. Je lui ai dit que, même si ce désir me dérangeait, il était la chose la plus vraie que j'avais. Pigi m'a simplement répondu que c'est ainsi, que cet infini qui crie en nous est la seule vérité de notre vie. C'est ainsi qu'après le Triduum pascal tout a changé pour moi, parce que j'ai compris que j'ai besoin de suivre le désir de plénitude et de bonheur que j'ai depuis toujours et qui a toujours trouvé une correspondance dans CL-Lycée, grâce aux rencontres faites et aux visages connus tout au long de ces années. Tout, même la tristesse et la colère, est utile pour suivre ce désir. Depuis le Triduum pascal, cette certitude ne m'a jamais abandonné, cette détermination à rechercher toujours plus ce qui rend mon cœur inquiet. Et je l'ai trouvé de manière encore plus vraie qu'avant, à l'intérieur de CL-Lycée, mais aussi et surtout à l'extérieur (notamment à cause de ce que disait la fille qui m'a précédé), dans le rapport avec mes amis, avec mes parents, avec les circonstances de cet été, pendant les vacances de la communauté, où, plus que les autres années, j'ai rencontré de vrais amis. Cette recherche et ce désir ont rendu toute chose nouvelle, authentique, avec un goût différent des années précédentes, quand je participais aux rencontres de CL-Lycée sans m'engager tout entier. Ce désir ne m'a pas abandonné, ce désir que j'aimerais décrire par un mot moins abstrait, tellement il est vrai et charnel. C'est précisément pour cette raison que je ne peux pas ne pas l'appeler « Dieu ». Je ne saurais l'expliquer de manière différente. Ce n'est pas un désir abstrait qui m'anime, c'est un ami qui ne m'abandonne pas, parce que chaque jour, il rend mon cœur inquiet, à sa recherche, et il se renouvelle, il se réaffirme en moi chaque jour. Il ne s'est pas affirmé

au Triduum pascal ou aux vacances de la communauté, il s'affirme aujourd'hui, au moment où je vous communique mon expérience, dans mon envie de faire en sorte que tout rapport soit chargé de sens, comme j'ai réussi à le faire depuis que j'ai cette conviction. Et la chose la plus importante est que je ne veux pas cela juste pendant l'été, je le veux toujours. C'est pourquoi la question que vous avez posée, celle sur l'ami qui ne nous abandonne jamais, reste pour moi ouverte, comme toutes les interrogations les plus vraies. Est-ce que cet ami peut rester avec moi et me rendre vrai, plein de sens et vivant pour toujours ?

Qu'en dis-tu ?

Ce que j'en dis ? Que je dois le vérifier.

Exactement ! C'est parfait ! Il faut que tu le vérifies. Et il faut que tu risques sans cesse pour le vérifier, car c'est seulement ainsi que cela te convaincra toujours plus. Mais tu disais plus tôt que ce désir te dérangeait.

Oui.

Et comme il nous dérange souvent parce qu'il nous agite, nous relance, nous tend, nous cherchons parfois à l'éliminer.

Je ne comprenais vraiment pas ce que je pouvais faire de ce désir.

Voilà la question : souvent, nous ne savons pas quoi faire de ce désir. Et comme nous ne savons pas quoi en faire, souvent il nous dérange ; il se réduit à une souffrance, c'est simplement quelque chose que nous préférerions ne pas avoir, de sorte que nous pensons que la seule manière de se libérer de ce désir est de nous distraire. La distraction paraît être l'alternative à ce dérangement, pourtant le moindre détail suffit pour faire ressurgir le désir dans toute sa puissance. Se distraire est inutile ! Nous avons tout le temps le fils prodigue devant les yeux : lui aussi, il voulait s'enfuir, mais, à un moment donné, il ne pouvait pas empêcher que son désir refasse surface, même au milieu des cochons. Et c'est merveilleux, parce que cela nous fait comprendre que, quoi que nous fassions, si ce n'est pas vrai, si cela ne respecte pas ce qu'il y a de vrai en nous, notre désir ressurgit, ressurgit et ressurgit. Alors qu'est-ce que cela t'apprend sur toi ?

Que je suis plus plein si je suis ce désir que j'ai.

Que le désir fait partie intégrante de toi, que c'est ce qui te constitue. Tu es ce désir, tu coïncides avec ce désir. Tu ne peux pas être toi-même sans ce désir, qui est beaucoup plus que ce que tu arrives à comprendre. Le Mystère ne te donne pas une leçon sur le désir, il met en toi le désir, il le met dans chaque fibre de ton être et te donne tout le temps de la vie pour comprendre pour quelle raison il te l'a donné. Sans cela, tout est plat. Tu dis : cette recherche, ce désir ont rendu toute chose nouvelle et authentique, parce que sans cela – c'est ce que dit le chanteur Giorgio Gaber dans sa célèbre chanson sur le désir (« Il desiderio » [le désir, *ndt*], G. Gaber et A. Luporini) – la vie est ennui. Le désir peut nous déranger, mais l'alternative – ne pas l'avoir – est l'ennui. C'est ce qui arrive aux nombreuses personnes qui renoncent à la nature de ce désir : vous les voyez déjà ennuyées à votre âge. Imaginez la vie qui les attend ! C'est enthousiasmant dès qu'on y pense, n'est-ce pas ? Alors, le premier point est de nous rendre compte de cela. J'espère que Marta vous expliquera demain pourquoi... Songez au fait que don Giussani a commencé GS [Gioventù Studentesca, Jeunesse Étudiante, a été la première dénomination du mouvement Communion et Libération, *ndt*] précisément en parlant du désir à un moment où personne n'en parlait si ce n'est pour l'aplatir. Partir de là ne semble rien, mais qui peut parler du désir ? Qui peut regarder le désir ? En effet, comme tu le dis, on ne sait pas à quoi il sert, il dérange. Les païens de l'antiquité n'étaient pas capables de rester face au désir, c'est pourquoi ils cherchaient à le réduire. Le désir était trop dangereux. L'*hybris* était trop dangereuse. Voilà pourquoi ils cherchaient à viser plus bas en parlant d'*aurea mediocritas*, du juste milieu [littéralement, le « milieu d'or », *ndt*], parce qu'ils gardaient ainsi le désir un peu sous contrôle, car sinon il se déchaînait et créait des problèmes. C'est pour cette raison que, comme nous sommes revenus au paganisme, il est normal que les gens ne soient pas capables de faire face au désir autrement que pour se distraire ou pour chercher à l'effacer d'une manière ou de l'autre. Un seul homme a été capable de rester face au désir de l'homme sans le réduire, mais en l'exaltant au contraire ; pour cette raison je disais plus tôt que nous ne pouvons pas

survoler les paroles de saint Paul que nous avons récitées pendant les Laudes comme si de rien n'était. Le Christ n'est pas venu pour nous distraire du désir, mais pour le prendre au sérieux. Quand Jésus est face à la Samaritaine, celle-ci commence à jouer avec la question de l'eau et ainsi de suite, jusqu'au moment où Jésus lui dit : « Arrête ! La question n'est pas d'avoir un seau ou pas ; le problème est que cette eau n'étanche pas ta soif. » Il commence à provoquer cette femme à cause de la soif de son désir. Quand elle lui demande : « Comment peux-tu puiser de l'eau si tu n'as pas de seau ? », il lui répond : « J'ai une eau qui peut éteindre ta soif », c'est-à-dire le désir de la Samaritaine. Alors elle cesse de jouer avec les mots et lui dit : « Donne-moi de cette eau... » (Jn 4, 7-15). Seule une telle promesse met fin au manège de cette femme. Jésus ne s'arrête pas longtemps sur les tentatives maladroitement qu'elle a entreprises : cinq maris. Mais si Jésus ne répondait pas à ce désir qui lui a fait changer si souvent de maris, elle en chercherait un autre, un septième, un huitième. Son but n'est pas simplement de mettre de l'ordre dans sa vie, parce qu'il sait que la seule chose qui peut mettre de l'ordre dans la vie de la Samaritaine est qu'elle trouve la réponse à son désir. Comme Jésus doit être sûr d'être lui-même la réponse pour ne pas fuir face au désir comme les païens ! En effet, non seulement il ne fuit pas, mais il lui fait la promesse la plus grande : « Celui qui me suit aura le centuple » ; non seulement il vivra, mais il aura cent fois plus, « ou mieux, c'est précisément moi qui réveille encore plus cette soif. Je ne viens pas la réduire à zéro, je l'exalte encore plus. Voilà pourquoi je fais naître une nostalgie dans votre cœur. »

C'est donc une question quotidienne.

C'est exact ! C'est exact ! Comme le dit le chant latino-américain *Razón de vivir* [« Raison de vivre », *ndt*], la question est de ne jamais perdre l'ange de la nostalgie. En effet, souvent, quand quelqu'un pense trouver dans la personne aimée ce qui accomplit son désir, il perd au fond l'ange de la nostalgie, il n'éprouve plus de nostalgie, il pense que l'accomplissement de son désir consiste à l'aplatir sur l'autre. C'est pourquoi de nombreuses personnes disent : je ne veux pas perdre cette nostalgie, je ne veux pas perdre le désir, pourquoi devrais-je donc m'impliquer dans un rapport, si je perds ensuite l'ange de la nostalgie ? La question est de savoir s'il existe quelque chose qui répond au désir et l'exalte en même temps, sans nous faire perdre l'ange de la nostalgie, car autrement tout redevient plat. Cette réponse et cette exaltation ont été introduites dans l'histoire par Quelqu'un. C'est pourquoi ce grand génie qu'est saint Thomas d'Aquin parlait du *desiderium naturae*, qui n'est pas n'importe quel désir banal que tout peut satisfaire, mais le désir qui nous constitue à la racine. C'est ce qui fait que j'aime tant cette phrase de Jean-Paul II que don Giussani citait : « Il n'y a pas de fidélité [...] s'il n'y a pas dans le cœur de l'homme une question [ou un désir] à laquelle Dieu seul peut apporter une réponse, ou plutôt dont seul Dieu est la réponse » (Jean-Paul II, *Homélie, Voyage Apostolique en République Dominicaine, au Mexique et aux Bahamas*, 26 janvier 1979), dont seul le Christ est la réponse. Si tout homme qui passe dans la rue était capable de répondre à ce désir qui nous constitue, pourquoi vaudrait-il la peine d'être chrétien ? Il ne vaut la peine d'être chrétien que pour cette raison : parce qu'Un seul prend au sérieux le désir et l'exalte. Une interrogation (un désir) pour laquelle seul le Christ est la réponse. Il y a Quelqu'un qui n'aplatit pas le désir parce qu'il y répond, mais qui l'exalte précisément en y répondant sans cesse. Voilà pourquoi tu as dit que ta recherche a tout rendu nouveau et authentique – il ne l'efface pas mais au contraire il l'exalte ! Ton désir est renouvelé et rendu exaltant par Dieu, parce que sans un autre, un « toi » différent de toi, tu pourrais juste rêver de tout cela.

Oui.

C'est Dieu qui t'a fait ainsi ; c'est Dieu qui a planté en toi ce désir. C'est Dieu, c'est vrai, c'est Dieu qui l'exalte : un « toi » différent de toi, une différence, quelque chose en dehors de toi, qui exalte sans cesse ton désir. Voilà pourquoi nous avons besoin d'une rencontre. C'est pour cela qu'il s'est fait chair : pour que l'homme puisse rencontrer quelqu'un qui exalte son désir, comme la Samaritaine face à Jésus, comme les apôtres face à Jésus, et comme maintenant, dans un lieu où Jésus continue à demeurer, qui s'appelle l'« Église de Dieu ». On ne discute pas sur l'Église. Les gens comprennent ce qu'est l'Église parce qu'elle demeure, pour que les Turcs, le Sicilien et ton enseignant s'aperçoivent que tu apportes quelque chose dans la vie que les autres, qui sont des

hommes comme nous, n'ont pas autant exalté. Nous comprenons alors à quel point nous devons être reconnaissants envers le Christ. Et comme tu l'as dit à la fin, on ne peut pas ne pas désirer cela pour toujours. C'est pourquoi il n'y a pas d'autre manière de vivre que le chercher jour et nuit, non pas parce que nous voulons être je ne sais quoi, parce que nous voulons être saints selon l'image de saint que nous avons en tête, mais saints parce que nous ne voulons pas le perdre – voilà ce qu'est le saint – et pour cette raison nous le cherchons sans cesse, jour et nuit. Autrement, vous vous contenteriez des miettes. Mais, comme me le disait une fille cet été, une fois qu'on a fait l'expérience de cela, on ne peut plus arriver à s'en défaire : « J'ai la nostalgie de moi-même », disait-elle. J'ai beaucoup aimé cette phrase prononcée par une novice du Groupe adulte [première dénomination des *Memores Domini*, association de laïcs consacrés née au sein de Communion et Libération, *ndt*]. Que voulait-elle dire ? Que le Christ a amené l'existence d'une personne qui l'a rencontré à un tel niveau de plénitude qu'elle ne peut plus s'en passer. En effet, quand cette expérience fait défaut, j'ai la nostalgie de ce moi qui a touché le sommet. On ne peut pas se contenter de moins. Pour cette raison, don Giussani disait que l'obéissance est en fin de compte une obéissance à un moi touché par le Christ, qui est déjà en moi, comme expérience, dans les entrailles de mon moi. Il est tellement entré en moi, il m'a tellement exalté que je connais le Christ par l'expérience de plénitude humaine à laquelle il me porte. Si quelqu'un veut se contenter de moins que cela, à lui de décider.

Cet été a été très significatif pour moi parce que je suis arrivé aux vacances de CL-Lycée plein du désir de trouver des rapports qui me laissent vraiment quelque chose et de rencontrer des personnes qui s'intéressent vraiment à moi.

Pourquoi ? Parce que d'habitude les rapports ne te laissent rien ?

En effet, je vais en parler maintenant.

La manière dont vous commencez à parler est impressionnante. Les rapports ne sont pas suffisants : il y a beaucoup de rapports qui ne laissent pas de traces en nous.

En effet. Avant les vacances des lycéens de CL, j'avais passé quelques jours à m'amuser, j'étais sorti en boîtes de nuit avec des amis, avec une compagnie dans laquelle je me trouvais bien. Je m'amusais. Néanmoins, une fois rentré chez moi, une fois tout terminé, je sentais un goût amer dans la bouche et je m'apercevais que je n'étais pas pleinement heureux.

Vous voyez comment le détecteur fonctionne en vous ? Nous pouvons faire semblant de ne pas avoir de critère avec lequel tout juger. Que signifie pour toi dire que tu ressens « un goût amer dans la bouche » ? Que signifie le fait que tu découvres en toi ce goût amer qui te donne un indice pour comprendre qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Et cela sans que Pigi ne vienne te sermonner, sans qu'Albertino ou un ange du ciel ne vienne. Nous n'avons pas besoin de quelque chose qui arrive de l'extérieur. Ne te moque pas de moi en me répondant : « Je ne sais pas, c'est confus ». Non, ce n'est pas du tout confus. Ce qui est en question est de savoir si nous sommes loyaux avec ce goût amer que nous découvrons dans notre bouche, oui ou non. Un point c'est tout. Ce qui est en question est de savoir si nous sommes sérieux avec nous-mêmes. N'accuse pas les autres, ceux avec qui tu sors en boîte, ceux qui ne te le rappellent pas, les amis qui, selon toi, ne t'aident pas : c'est toi qui as ce goût amer dans la bouche et qui dois décider si tu veux suivre ce goût amer ou suivre ce qui t'apporte quelque chose de différent de ce goût amer. Qui doit prendre cette décision, mes amis ? C'est chacun de nous qui décide, mais pas pour aller au ciel un jour, pas parce qu'autrement nous irons un jour en enfer, car l'enfer commence ici et le ciel commence ici.

Ce qui me dérangeait le plus à propos de ce goût amer que je ressentais, c'était mon incapacité à en parler avec ces amis. Je ressentais cette inquiétude mais je n'arrivais pas à en parler avec eux, d'une part parce que j'avais l'impression qu'ils ne me comprenaient pas, de l'autre parce que savoir qui j'étais ne les intéressait pas vraiment. Seule la soirée les intéressait.

Tu crois vraiment t'en tirer, avec tes amis, en menant un dialogue sur une notion abstraite ? Il faudra que tu leur montres que tu as rencontré quelque chose qui les aide à comprendre. As-tu commencé à ressentir quelque chose qui n'était pas amer parce que quelqu'un te l'a expliqué ?

Non, parce que j'ai ressenti un intérêt.

En effet, la méthode employée par Jésus est totalement différente. Mais nous ne nous en rendons pas compte, si bien que nous sermonnons les autres. Pourtant, quelqu'un t'a-t-il sermonné quand tu as rencontré les lycéens de Communion et Libération ? Il faut que vous le compreniez : Jésus n'a gaspillé une seule minute pour faire de la propagande quand il a rencontré Jean et André, pas une seule minute. « Venez et voyez », leur a-t-il dit. Néanmoins, comme nous n'avons pas conscience de la manière dont cela nous est arrivé, nous changeons souvent la méthode et pensons alors que, pour rencontrer les personnes, nous devons leur faire une leçon. Dieu a inventé une autre méthode, mes amis. Veut-il te faire comprendre ce qu'est l'amour ? Au lieu de te faire un cours sur l'amour, il te fait tomber amoureux, une expérience à travers laquelle tu comprends bien mieux ce que signifie aimer une personne et être aimé. Il ne fait pas de sermons, il fait en sorte que cela t'arrive, que cela se passe pour toi, pour que tu ne puisses pas le réduire à un discours abstrait. Il te fait naître dans une famille dans laquelle tu es aimé ; il te donne des amis à travers lesquels tu comprends la différence entre les rapports, comme tu l'as dit plus tôt : des rapports qui laissent une trace en toi. Tout ne se vaut pas : les différentes manières d'être avec les autres ne se valent pas, une famille n'en vaut pas une autre, tous les amis ne se valent pas. Tout ne se vaut pas. Et Dieu suscite l'amour pour que nous puissions le comprendre. L'amour n'est pas un mot abstrait. Savez-vous pourquoi naît l'amour ? Lorsqu'il nous arrive de faire l'expérience d'aimer et d'être aimés, nous nous en apercevons, tandis que lorsque cela ne se produit pas, nous avons un goût amer dans la bouche. C'est simple. Dieu fait les choses de manière simple. La question est que, pour le communiquer aux autres, nous devons nous comporter comme Dieu, nous ne pouvons pas le faire d'une manière différente. Nous l'avons vu : notre amie à Dublin peut se trouver face à un jeune Turc qui ne sait pas de quoi elle parle : comment le lui fait-elle comprendre ? En vivant. En vivant ! Si tu ne t'en rends pas compte, tu dis : « Je ne suis pas capable de le communiquer et mes amis ne comprennent pas ». Et tu commenceras à rejeter la faute sur eux parce qu'ils ne comprennent pas ; mais ils ne peuvent pas comprendre grâce à ton « explication ». Le problème est que tu ne te rends pas compte que c'est toi qui ne comprends pas, parce que pour le leur faire comprendre, tu te sers d'une méthode par laquelle il est impossible qu'ils comprennent. Cela m'intéresse particulièrement, car autrement vous entrez dans une impasse et, au lieu qu'ils soient exaltés parce qu'ils voient une différence en vous, vous les accusez parce qu'ils ne comprennent pas. Alors ? Que faire ? Faut-il organiser un cours pour les préparer à comprendre ? Une sorte de pré-évangélisation ? Jean et André ont-ils suivi un cours de pré-évangélisation ? Une prérencontre ? Non ! Jean et André étaient déjà prêts pour la rencontre. Tu étais déjà prêt pour la rencontre. L'autre est déjà prêt pour la rencontre. Il faut donc que la rencontre ait lieu ; non pas que tu expliques à l'autre la rencontre, mais qu'elle ait lieu pour lui. Es-tu prêt pour tomber amoureux ?

Oui.

En effet, il suffit que cela arrive. Bien sûr, il ne faut pas tenir pour acquis que cela arrive juste parce que tu le désires. Mais tu es déjà prêt ; pour que cet événement ait lieu, tu n'as besoin d'aucune condition particulière, si ce n'est ton humanité. Tu es déjà entièrement prêt. Le Mystère t'a créé prêt pour cette rencontre, pour chaque rencontre de la vie qui n'est qu'un faible reflet de la vraie rencontre, exaltante, qui est la rencontre chrétienne.

C'est avec ce désir que je suis arrivé aux vacances de CL-Lycée, où j'ai rencontré quelqu'un qui était dans la même situation que moi, c'est-à-dire qu'il était insatisfait de ce qu'il vivait avec ses amis des boîtes de nuit et désireux que quelqu'un réponde à son besoin de quelque chose qui dure pour toujours, ou du moins de quelque chose de plus qu'une soirée en boîte de nuit. Contrairement à moi, toutefois, il était arrivé à comprendre que tout ce qu'il avait ne lui correspondait pas et s'était éloigné de cette vie et de ces amis qui n'avaient pas de goût et qui ne le rendaient pas heureux. Avec cette personne est né un rapport incroyable, dans lequel en effet...

Tu vois ? Comment le Mystère a-t-il répondu à ton problème ?

J'ai rencontré une personne.

Exactement ! C'est ce que je voulais dire plus tôt. Le Mystère s'est fait chair ; l'explication a pris chair. Le discours s'est fait chair et sang dans une personne. C'est ainsi que Dieu répond. Avant tout, il te fait rencontrer quelqu'un chez qui cela s'est déjà produit.

Un rapport est né dans lequel je ressens une correspondance avec mon désir. Non seulement il me fascine parce qu'il représente un témoignage par rapport à la situation qui était la mienne, mais aussi parce que je voyais qu'il arrivait et qu'il arrive encore à réveiller en moi le désir, à garder vivante en moi l'envie d'être heureux et surtout de pouvoir être moi-même face aux difficultés les plus urgentes pour moi. Avec cette personne, je fais l'expérience de ce que je cherchais et désirais désespérément : un rapport dans lequel être libre et où ressentir un intérêt réel pour ma personne, toujours et à chaque instant, non relégué dans un moment de la journée, comme cela pouvait être le cas des soirées en boîte de nuit. Après les vacances de CL-Lycée, quelques semaines plus tard, je suis tout de même retombé dans l'erreur du début de l'été, c'est-à-dire que j'ai de nouveau mal compris ce dont j'avais besoin, si bien que je passais mes journées sur un transat à la plage et, le soir, j'ai recommencé à passer mon temps dans des restaurants chics et dans des locaux à la mode avec les mêmes amis qu'autrefois.

Et alors ? Choisis, maintenant.

À ce moment, la disproportion entre ce que j'avais rencontré de grand et ce que je vivais a été évidente. Je me sentais totalement seul et abandonné par ces amis qui ne me correspondaient pas. C'était vraiment un moment de tristesse infinie, y compris dans le rapport avec ma copine. Dans ce moment de tristesse et de désespoir, je n'ai pu qu'aller voir une personne, c'est-à-dire cet ami que j'avais rencontré aux vacances. Encore une fois, avec lui, je me suis senti renaître ; encore une fois, il m'avait réveillé face aux urgences de la vie, pas parce qu'il avait résolu tous mes problèmes mais simplement parce qu'il m'indiquait et me témoignait une manière de faire face à ces difficultés provoquées par mon désir de bonheur.

Je te remercie beaucoup d'avoir décrit la dynamique que tu as vécue, parce que cela nous aide à comprendre que la rencontre chrétienne n'est pas quelque chose de magique qui arrive une fois pour toutes, puis tout va bien. Après avoir vu, on peut revenir à la case départ. « Tu vois, les vacances ont été inutiles pour lui ? », disons-nous souvent en nous décourageant, parce que nous nous mesurons uniquement sur la capacité de réussir après. Mais est-ce vrai que tu n'avais rien gardé des vacances ?

Non, autrement je serais resté avec ces autres amis.

Comme je le disais plus tôt, tu as déjà été façonné et ne peux plus t'empêcher d'avoir la nostalgie de toi-même. Tu ne peux pas éviter ce qui t'est arrivé et tu commences à en avoir la nostalgie. C'est impressionnant, parce que cela ne signifie pas que tu n'étais pas avec tes amis d'avant, ceux avec lesquels tu sortais en boîte, pourtant tu dis : « J'étais seul. » Pourquoi dis-tu : « J'étais seul », si tu étais entouré par eux ? Qu'as-tu appris quant à la nature de la solitude ?

Je me sentais seul précisément parce que j'avais fait l'expérience d'un type de rapport dans lequel j'étais constamment rappelé...

Mais ces amis te rappelaient eux aussi sans cesse... pour sortir en boîte !

Avec cet ami que j'ai rencontré aux vacances, je pouvais être moi-même.

Ah ! Qu'est-ce qui nous fait être nous-mêmes, dominant ainsi la solitude ? Qu'est-ce que la solitude ? Ce n'est pas de n'avoir personne à côté de toi, dans les pattes ; tu avais plein de personnes autour, pourtant tu te sentais seul. La solitude dont nous parlons, la vraie solitude, dit don Giussani, est le manque de sens, c'est l'impuissance que je ressens face à mon insatisfaction. Je peux donc être entouré par des personnes et être seul, parce qu'elles ne sont pas capables de répondre à mon impuissance, à mon incapacité à être heureux. Si nous sommes plus, plus et plus encore, ce n'est pas pour autant que nous sommes plus pleins et moins seuls. Faites attention, car cela peut nous arriver entre nous aussi : si nous vivons CL-Lycée de cette manière, nous pouvons être plus seuls tout en étant entourés d'amis. En effet, la question n'est pas d'être entouré de personnes, mais de voir si ces amis portent « la réponse à mon impuissance, s'ils me donnent quelque chose qui laisse une trace en moi », comme tu l'as dit tout à l'heure, s'ils « me donnent quelque chose qui répond à

mon besoin ; sinon, tout en étant entouré de personnes, je suis seul ». Je suis émerveillé de voir que vous saisissez toutes les questions ; par exemple, le fait que tu te rendes compte que tu es entouré de personnes et, en même temps, que tu es seul, c'est un coup de génie. Vous le découvrez dans votre expérience, ce n'est pas à moi de vous le dire. Si je te l'expliquais sans que tu en aies fait l'expérience, tu ne comprendrais pas ce que je te dis ; alors que tu le comprends, et pas parce que quelqu'un te l'a expliqué. Autrement, non seulement tu perds tes amis, mais tu n'arrives pas non plus à comprendre le rapport avec ta copine, ni les rapports les plus étroits et les plus vrais que tu as, ceux qui ont le plus d'importance pour toi. Tout se défait entre nos mains. C'est terrible. Ce n'est pas un problème de moralisme ou de vie éternelle, parce que cela concerne notre vie maintenant : en effet, le Christ est venu pour tout rendre au centuple. Autrement, si l'on ne rencontre pas quelque chose qui nous empêche de tout perdre – qu'on le reconnaisse ou pas –, si l'on se sent seul tout en étant avec des amis, que sont ces amis ? Rien. Comment peux-tu être attaché à eux ? Tu es simplement attaché à eux de manière marginale, parce que tu sors en boîte avec eux, et non parce qu'ils t'amènent à répondre à ton désir de bonheur. Qui est le seul ami ? L'ami est celui qui est capable de m'aider à répondre à la seule chose que je désire dans la vie : être heureux. S'il ne répond pas à cela, il se moque de moi. Ce n'est pas un ami, même si je l'appelle « ami », car nous appelons « ami » le premier venu parce que nous allons boire une bière avec lui, mais ensuite il ne laisse pas de trace en nous. Nous commençons alors à comprendre ce que veut dire être ami, ce que signifie avoir un ami, ce que signifie vaincre la solitude, ce que veut dire avoir un rapport vrai avec sa copine. Et quand on voit que tout se défait, l'on ne peut que revenir, l'on ne peut qu'avoir la nostalgie de l'ami grâce auquel on renaît. Comprenez-vous pourquoi nous sommes chrétiens ? Pas parce que nous sommes meilleurs – en effet, nous pouvons faire les mêmes bêtises que tout le monde –, mais parce qu'il nous est arrivé quelque chose dont nous n'arrivons plus à nous défaire ; en boitant, en avançant et en reculant, en tombant, en nous décourageant, mais sans jamais changer de route. Pourquoi ? Parce que c'est là que renaît le moi, y compris de ses propres cendres, comme tu le vois. N'ayez pas peur du fait que ce découragement puisse se produire. La chose la plus importante, quand le Seigneur vous rend à nouveau conscients de cela, est de vous souvenir de cet ami ; vous pourrez alors céder à nouveau et le suivre, au lieu de vous fustiger parce que vous chutez. Quel mystère y a-t-il dans le fait que la faiblesse est faible et que tu t'égaras une seconde après ? Comme le dit don Giussani : cela ne signifie pas que, le lendemain, Zachée ne s'est plus disputé avec sa femme. Mais nous avons une image de la sainteté qui est d'être sans la moindre tache. Voilà tout le drame de la vie. Le seul problème n'est pas de ne pas se tromper. L'Évangile nous a dit tout ce que Pierre a fait, il n'a rien effacé. Nous aussi, nous ne devons rien effacer de ce qui nous arrive, parce que cela nous rend conscients du fait que je peux me tromper souvent, mais je ne peux pas éviter de me souvenir de l'ami qui m'a fait renaître. Maintenant, prenez votre décision ! Tout le drame est là ; au moment où je reprends conscience et que tout est remis en jeu, le drame recommence. Et toutes les erreurs que je peux avoir commises ne m'empêchent pas de revenir. Par conséquent, si je ne reviens pas, ce n'est pas parce que j'ai fait des bêtises, mais parce que je ne veux pas revenir. Personne ne t'a empêché de revenir. Toute la vie se joue dans cet instant, et Dieu a fait tout ce qu'il a fait pour générer quelqu'un qui lui dit « oui », y compris après l'avoir nié. En effet, Jésus ne s'arrête pas à ce que Pierre a fait mais lui demande : « M'aimes-tu ? » Et moi, je te demande : « Veux-tu la vie que tu as trouvée ? Veux-tu renaître ? » Alors, cherche-le ! Nul ne t'en empêche, nul ne peut t'en empêcher, mais nul ne peut te l'éviter non plus. C'est ta liberté, c'est le drame de ta liberté. Comme le dit Péguy, que j'ai cité aux Exercices de la Fraternité (ce passage de Péguy est merveilleux !) : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. » (C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, dans *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 739.) Dieu ne veut pas de serviteurs, il ne veut pas d'esclaves ; il veut des amis qui l'aiment en hommes libres, librement. Préfères-tu être aimé librement, oui ou non ? Et Dieu devrait avoir moins de goût que toi ?

Merci pour la question qu'Albertino, don Pigi et toi nous avez posée. C'était une provocation pour moi et une occasion de demande. Quand, au Triduum pascal, tu nous as demandé si nous avions jamais fait l'expérience d'un ami qui ne nous ait jamais abandonnés, comme je suis incapable de me mentir à moi-même, je me suis dit : « Non, je n'ai jamais rencontré un ami qui ne m'ait jamais abandonnée. » Tous, tôt ou tard, m'ont oubliée et m'ont blessée, même sans le vouloir. Aucun ne me suffit.

« Aucun ne me suffit ». Bravo ! Aucun ne me suffit. Mais nous pouvons passer outre ces affirmations que nous faisons ou que nous écoutons, sans vibrer, sans en être exaltés. Aucun ne suffit. Pourquoi ne suffisent-ils pas ? Il faut que vous le compreniez : aucun ne suffit. Pourquoi ? Pourquoi sont-ils trop peu ?

Parce que je me rends compte que, quand je suis avec mes amis, même si notre manière d'être ensemble est vraie et belle, en fin de compte, cela ne nous comble pas complètement...

Cela ne comble pas. Bravo ! Cela ne comble pas. Alors, que désires-tu, toi que tous tes amis ne sont pas capables de combler ? Qu'est-ce que cela te fait comprendre sur toi ? C'est la question décisive à prendre en compte : qu'est-ce que cela te fait comprendre sur toi ? Si tu le comprends, tu ne pourras ensuite plus reprocher aux autres de ne pas tous être à tes côtés, parce que même s'ils étaient tous là, ils ne combleraient pas le besoin que tu ressens. Alors arrêtons de pratiquer notre sport préféré, en reprochant aux autres le fait de ne pas être là. C'est vraiment notre sport préféré : il y a toujours quelqu'un qui manque, si bien que nous passons notre vie à reprocher aux autres le fait qu'ils ne sont pas à la hauteur de nos attentes. Mais même s'ils étaient tous là, ils ne suffiraient pas, ils seraient trop peu de chose pour nous. Alors ça suffit ! Ce sport est inutile. Même s'ils étaient tous là, aucun ne suffit. Dire cela veut dire que nous commençons à nous rendre compte de ce que nous sommes, nous ; pas les autres, nous ; et par conséquent, de ce que sont les autres. Et qu'est-ce que cela t'apprend sur toi-même ?

Ce n'est pas le rapport avec un ami ou l'ami lui-même qui me rend heureuse.

Pourquoi pas ? Qu'est-ce que cela t'apprend sur toi-même ?

Que je suis faite de quelque chose de plus que le rapport avec l'ami, que ce n'est pas l'ami qui me comble.

Exactement. Et pourquoi ? Qu'est-ce que cela te dit sur ce que tu désires ? Sur ce que tu es ? C'est passionnant, mes amis ! Qui sommes-nous, pour qu'aucun ne nous suffise ? Qui sommes-nous, pour qu'aucun ne suffise ? Je suis étonné de voir que don Giussani avait cette conscience jusqu'aux tréfonds de son être. Cela est si vrai que, lorsque quelqu'un dit : « Maintenant, c'est moi qui vais arranger les choses » (qui revient à te dire : « Maintenant nous arrivons, nous tous, et résolvons ton problème », alors qu'en fait nous ne pouvons pas le résoudre. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela t'apprend sur la nature de ton désir ? Parce que c'est libérateur pour tous), don Giussani répond : « Comme cela rend mélancolique ! » (« La longue marche de la maturité », *Traces-Litterae communionis*, mars 2008, p. 4). Quand nous pensons que les autres peuvent nous suffire ou que nous croyons pouvoir nous-mêmes suffire aux autres, il dit : « Comme cela rend mélancolique, rien que de penser à cela ! » Quelle conscience avait don Giussani de la grandeur du moi que nous sommes, du « mystère éternel de notre être » (« Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre », XXXI, v. 22-23, dans *Poésies complètes*, Librairie centrale, Paris 1867, p. 151), comme le disait Leopardi. Il est inutile de t'expliquer tout cela si tu ne le ressens pas dans ton for intérieur, si tu ne fais pas quelquefois l'expérience qu'aucun ne suffit. C'est ainsi que le Mystère nous fait comprendre ce que nous sommes, pas à travers une explication mais en le faisant vibrer dans chaque fibre de ton être. Aucun ne suffit. Et alors ?

Sur le coup, au Triduum pascal, avant de dire : « Oui, il y a Jésus, lui m'aime », mon objection humaine a surgi.

Exactement. D'abord, parce qu'autrement c'est un pansement que nous collons dessus.

Mon objection humaine a surgi et j'ai pleuré, parce qu'en fin de compte cette question a dévoilé le désir de mon cœur...

« Elle a dévoilé le désir de mon cœur. » Bravo !

... qui est de trouver quelqu'un qui m'aime vraiment et qui ne m'abandonne jamais, quelqu'un qui me comble. C'est la recherche d'un toi, et c'est la recherche qui m'a tenaillée au cours de ces derniers mois et qui me secoue sans cesse. Qui es-tu, toi qui me manques, toi qui suscites en moi ce vide, cette nostalgie lancinante ? Je ne suis sûre que de deux choses, face à cette interrogation : le seul lieu où j'ai entrevu une réponse à cette exigence de signification que j'ai, a été la compagnie chrétienne ; d'autre part, il me manque indéniablement quelque chose, je suis mendicante, comme le dit don Giussani. Cet été a été plein de rencontres, d'expériences vraiment exceptionnelles, exceptionnelles comme l'entend don Gius, correspondantes à l'attente de mon cœur, devant lesquelles je ne peux que reconnaître et affirmer qu'elles m'ont été données, données à moi personnellement. Chaque soir, toutefois, avec plus ou moins de conscience, je me suis découverte encore plus pleine de désir parce qu'il me manquait quelque chose, il me manquait encore quelque chose ; même après avoir été une semaine dans le lieu que j'aime le plus au monde, au camp scout, où j'ai redécouvert des amis et j'en ai rencontré d'autres, de nouveaux amis sincères, de véritables compagnons de chemin ; même après la journée où nous sommes allés voir l'aube sur le Cervin, la chose la plus belle que j'aie jamais vue. Voilà, je ne sais pas bien pourquoi et je ne comprends pas complètement comment, mais j'ai cette nostalgie constante, cette exigence d'un plus, toujours. Ces jours-ci, je me suis souvent demandée ce que signifie un ami qui ne m'abandonne pas et j'ai demandé dans la prière de pouvoir rencontrer un ami pareil, un tel ami, y compris dans les études, surtout dans les études (comme je devais passer un examen de rattrapage de grec ancien, il m'a fallu beaucoup étudier cet été). Je ne peux pas dire que j'ai rencontré le Christ pendant que j'étudiais l'historiographie et les écrivains grecs, parce que je serais un peu une menteuse, mais je peux dire qu'il n'y a pas une seconde où j'ai été laissée seule : un appel inattendu d'un ami à Londres ; les amis qui préparent les tests d'entrée à l'université qui m'appellent pour étudier avec eux ; ma mère, qui est une personne très dure, très sévère, m'a embrassée tendrement et a refait mon lit tous les matins avant mon examen pour m'aider comme elle pouvait. Ces jours-ci, je perçois clairement qu'à travers les visages qui m'entourent passe cette même affection, cette même amitié ponctuelle et authentique que je cherche et désire. Même si les visages de mes amis sont imparfaits, il est indéniable qu'ils portent un signe, quelque chose de spécial qui me fascine et qui me correspond. Ils portent quelque chose de plus, même s'ils sont imparfaits, merveilleusement imparfaits. Je m'aperçois de plus en plus que l'amitié dans cette compagnie ne m'abandonne pas : un message, une place qu'on m'a gardée à l'assemblée, le sourire d'un ami qui passe en voiture, un rappel, tout m'amène à demander, à être attentive, à reconnaître. Je ne sais toujours pas donner un nom à ce plus que j'entrevois dans l'amitié dans CL-Lycée, mais j'en ai besoin. Je suis faite pour ce plus, pour l'infini, c'est pourquoi je suis cette compagnie qui m'accompagne, qui m'embrasse avec tous mes défauts, qui m'a trouvée et qui ne m'abandonne jamais.

« Qui es-Tu, Toi qui me manques ? » Mais avant tout cela, tu t'es rendu compte qu'aucun ne suffit : c'est ce qui dévoile mon désir, qui me fait comprendre la nature de mon désir. Alors, si ce que je cherche ne sont pas les amis, qu'est-ce que je cherche ? Qui est-ce qui me manque, si aucun ne suffit ? Qui est-ce qui me manque ? « Qui me manque ? », se demande-t-elle. En effet, si ce ne sont pas eux, qui me manque ? De qui est le manque que je ressens ? « De quoi ce manque est-il le manque, ô cœur », disait Mario Luzi (« De quoi ce manque est-il le manque ? », *À l'image de l'homme*, Verdier, Paris 2004, p. 161). Tu vois ? Nous pouvons comprendre la portée des poètes, de ce que disent les poètes, précisément parce que nous le sentons vibrer en nous. Nous ne cherchons pas à le dire et nous n'arrivons pas à le dire aussi bien que Luzi, mais lorsque nous le lisons, nous le reconnaissons : « C'est cela ! » De quoi ce manque est-il le manque ? Tu l'as dit d'une autre manière. Et qu'est-ce qui arrive ? Comme tu le dis : « Je me suis découverte pleine de désir parce qu'il me manque quelque chose, et chaque soir je découvre qu'il me manque encore quelque chose. » Voilà ce qu'est vivre. Je peux voir le Cervin, ou je peux être aux vacances, et découvrir qu'il me manque quelque chose. Alors j'ai la nostalgie de ce plus, toujours. Qu'as-tu donc voulu faire ? Si tous ne sont pas assez, s'ils sont trop peu, si le Cervin est trop peu, si les vacances sont trop peu, qu'as-tu donc voulu faire ?

Demander.

Demander. Bravo ! C'est de là que naît la demande. Ce n'est pas parce que nous n'avons rien d'autre à faire ; la question est que, comme tout ce que je trouve ne suffit jamais pour combler mon désir, je demande. La demande naît des entrailles du moi qui a besoin ; pas de celui qui n'a rien à faire, mais de celui qui a vécu, qui vit, qui va voir le Cervin, qui part aux vacances, qui a des amis, mais qui se rend compte que tout cela est trop peu. Tout est peu, « petit », dit Leopardi. Voilà la compagnie que nous font les génies : « Voir combien tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain » (G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57). Si tout ce que nous avons est trop peu, que pouvons-nous faire ? Uniquement demander. Demander. La demande naît des entrailles, elle ne naît pas d'une attitude « dévote », de piété. D'une attitude de piété ne naît qu'une demande formelle. La demande véritable est issue des entrailles du moi, elle naît du besoin du cœur. C'est alors que je demande et je m'approche de la manière dont un autre me répond. Comment me répond-il ? Tu as témoigné de la manière dont il répond à cette demande. Chacun de nous, avec sa fantaisie, se fait une image de la manière dont le Mystère – au cas où il serait aussi intelligent que nous ! – devrait nous répondre. Mais quelle perspicacité quand, au lieu de l'imaginer, nous regardons comment il répond ! C'est une autre méthode que don Giussani nous a indiquée depuis le premier chapitre du *Sens religieux* : « Peu d'observations et beaucoup de raisonnements conduisent à l'erreur ; beaucoup d'observations et peu de raisonnements, à la vérité » (A. Carrel, *Réflexions sur la conduite de la vie*, Plon, Paris 1950, p. 9, cité dans L. Giussani, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 19). Qu'as-tu fait ? Beaucoup d'observations. Tu étais devant des faits qui te réveillaient, à travers des visages, certains visages, et tu as ajouté un mot merveilleux. Quel mot ? Tu vois ? Tu ne t'en souviens même pas ! « Imparfaites ». Pourtant il y a ceux qui disent : « Non, si les personnes sont imparfaites, elles ne peuvent pas m'apporter la réponse. » Luther, déjà, le disait : « Si les personnes sont imparfaites, elles ne peuvent pas m'apporter le Christ. Elles sont trop imparfaites pour le porter. Ce n'est pas possible. » La tentation est toujours la même : les personnes sont trop imparfaites pour me l'apporter. Tandis que, malgré leur imperfection, ce sont justement eux qui apportent ce plus dans le monde. C'est terrible ! Le Mystère arrive à nous à travers ces « imparfaites » ; comme nous sommes imparfaits, le Mystère ne pourrait arriver à nous d'aucune autre manière ; s'il avait agi de manière différente, ce serait lui qui utiliserait la mauvaise méthode. Il a donc commencé en choisissant un homme comme Abraham, qui était imparfait comme l'étaient tous ceux qu'il a appelés après lui. Nous aussi, maintenant, nous sommes imparfaits, nous sommes pleins d'imperfection, mais – contrairement à ce que nous pensons souvent – cela n'empêche pas Dieu de se rendre présent, ce n'est pas un obstacle à sa manifestation. En effet, ce qui touche les personnes n'est pas avant tout l'imperfection, mais ce « plus » que les personnes portent à travers leur imperfection et qui ne peut qu'être porté dans son imperfection. Elles portent quelque chose de plus. Quand notre amie décrivait l'émerveillement de ses amis turcs, cela ne signifie pas qu'elle se croit parfaite, mais qu'elle reconnaît que toute son imperfection n'empêche pas ces deux jeunes musulmans de reconnaître en elle une différence ; de même, l'imperfection ne t'empêche pas de la reconnaître chez ta mère, même si elle peut parfois avoir un visage dur. Rien ne t'empêche de le faire. Cela élimine à la racine quantité d'objections que nous avons à l'égard d'une compagnie qui est forcément imparfaite. Arrêtez ! Ce sont les objections de ceux qui ne partent pas de l'expérience. En effet, quand on part de l'expérience, on s'aperçoit qu'on renaît, qu'on revient à la vie à travers la rencontre avec des personnes imparfaites, comme notre ami le disait plus tôt. Dieu se sert de personnes pleines de limites pour me faire renaître. Alors, le problème n'est pas qu'elles ont des limites mais de savoir si j'accepte de renaître quand quelqu'un m'apporte ce « plus », même au milieu de toutes ses limites. Dieu agit ainsi non pas parce qu'il n'est pas dégourdi, mais parce qu'il ne veut pas que nous nous trompions en jugeant. Lorsque saint Paul affirme : « Mais ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile » (2 Co 4, 7), pour quelle raison le dit-il ? Dieu pouvait-il se servir d'autres vases qui ne soient pas d'argile, pour nous apporter ce trésor qui est Jésus ? Oui. Pouvait-il susciter des personnes totalement parfaites ? Il aurait pu le faire, étant donné qu'il est Dieu. Mais quel aurait été le risque ? Si Pigi était parfait, on risquerait de le prendre pour le Christ.

Tandis que non ! Avec toutes ses limites, Pigi est un vase d'argile qui porte quelque chose d'autre. Savez-vous ce que fait le Mystère pour nous le faire comprendre ? Il choisit une personne où l'on voit clairement qu'elle n'est pas l'origine de ce qu'elle porte. Dans l'histoire d'Israël, il choisit des femmes stériles, comme s'il disait : « Je veux faire comprendre à tous que c'est moi qui ai généré Jean le Baptiste, c'est pourquoi je choisis Élisabeth et je la fais donner la vie à un âge où il est impossible pour une femme de donner la vie, pour que ce soit évident pour tous que c'est moi qui agis. » C'est une aide pour nous. En effet, comment Dieu se rend-il présent dans l'histoire ? À travers des faits, des signes dont il est absolument clair qu'il en est l'origine. Comment nous le fait-il comprendre, étant donné que notre capacité à comprendre est un peu limitée ? Il choisit des manières par lesquelles, malgré nos nombreuses limites, nous arrivons à comprendre : il fait naître un enfant d'une femme âgée. Dieu a agi ainsi dès le début avec Sara, la femme d'Abraham. Mais, quand elle entend dire qu'elle va accoucher, elle rit, elle rit ! « Je reviendrai chez toi au temps fixé pour la naissance, et à ce moment-là, Sara, ta femme, aura un fils. » (*Gn 18, 10*). Lorsqu'un an plus tard Sara a un enfant, qu'est-ce que cela signifie pour Abraham ? Qu'il a été assez doué pour lui permettre de donner la vie quand elle ne pouvait pas le faire ? Non, Abraham se rend compte que cette naissance a été l'œuvre de Dieu. Comment Dieu agit-il ? Il ne le fait pas en nous racontant des histoires, en nous racontant des rêves, mais en nous donnant des faits – des faits ! – que nous pouvons toucher et voir, en raison desquels nous disons : « Comment une femme stérile peut-elle accoucher ? » « C'est moi », dit Dieu, « voyez-vous qui je suis ? Voyez-vous qui est l'origine de ce fait ? » Chez l'antique peuple d'Israël, la stérilité était l'imperfection suprême. Une femme stérile qui accouche ? C'est impossible ! Voilà pourquoi Dieu dit : « Et pourtant je vais vous démontrer que c'est possible, parce que c'est moi qui agis, pour que vous ne vous mépreniez pas en croyant que cela arrive parce qu'Abraham, ou qui que je choisisse, soit parfait et bien. » Vous vous demandez : « Est-ce le Christ, là ? » Nous nous demandons parfois : « Est-ce vraiment le Christ qui fait cette compagnie telle qu'elle est ? » Comment le Christ nous répond-il ? En nous montrant que ce que nous rencontrons dans cette compagnie n'est pas rendu possible par notre perfection mais parce que c'est lui qui agit, comme il l'a fait avec Abraham et Sara. Dès le premier instant. « C'est moi le protagoniste de l'histoire et les signes que je vous donne ne manquent pas de clarté : je choisis la femme stérile pour que ce soit évident pour tous ; puis je fais ce signe, puis cet autre, et encore cet autre, jusqu'à Jésus, qui naît d'une vierge. » C'est la méthode de Dieu. C'est on ne peut plus évident. Maintenant aussi, Dieu continue à se rendre présent à travers l'imperfection. Mais nous insistons : « Quoi ? ! C'est à travers l'imperfection de ces personnes que Dieu peut m'apporter ce plus ? » Et alors ? Soit ce n'est que de l'imperfection, et alors elle ne nous apporte pas ce plus, soit ce plus est si évident que même l'imperfection ne peut le nier. Il y a quelqu'un qui est plus que cette imperfection (la mienne, la tienne) qui le véhicule. Est-ce compréhensible ?

Je voulais raconter un fait qui s'est produit pendant l'action caritative, où nous aidons les enfants de la paroisse dans leurs devoirs. Nous avons commencé cette année, donc nous ne connaissions ni le lieu ni tout le reste. La paroisse est fréquentée par des jeunes de tous âges, entre cinq et vingt ans, et nous travaillons avec eux. Une fois, j'allais descendre dans le square chercher les enfants pour étudier avec eux, et il y avait des jeunes un peu plus âgés. Ils m'ont arrêté dans l'escalier parce qu'ils cherchent un peu les ennuis ; ils avaient envie de se disputer, mais pas moi. Je leur ai donc dit : « Je ne suis là que parce que je veux aider les enfants. Je ne suis pas là pour me disputer. » C'était étrange parce que pour moi, il a toujours été plus facile de répondre qu'il faut répondre avec violence quand quelqu'un nous traite avec violence. C'est plus facile, du moins pour moi cela a toujours été un peu plus facile. Tandis qu'à ce moment-là, je suis resté calme face à eux qui, en tout cas...

Pourquoi ? Parce que tu avais perdu tes énergies, parce que tu avais perdu « tes attributs » ou pour une autre raison encore ?

Non, non et encore non.

Pourquoi tu es resté calme ?

Je pensais à Violaine. Je n'ai pas réagi à cause des enfants ; je voulais être là pour eux et pas pour me disputer, surtout que la raison pour laquelle ils cherchaient la dispute était insignifiante. En effet, ils disaient que je les avais regardés méchamment. C'est fondamentalement inutile, dans tous les cas. Même après, quand ils ont insisté, quand ils sont devenus violents, je suis resté calme jusqu'au moment où deux filles sont arrivées...

D'où naît ce calme ? Je ne veux pas que tu passes à côté de la signification de ce que tu racontes. C'est la même que celle de la stérilité dont nous parlions à l'instant. D'où naît-elle ? Tu découvres en toi quelque chose de différent ; d'habitude, es-tu ainsi ?

Non.

D'habitude, réagis-tu ou es-tu calme ?

D'habitude, je réagis.

Tu réagis à fond ! Ce ne sont pas les « attributs » qui te manquent ! Alors pourquoi es-tu resté calme ?

Au fond, c'est une question encore ouverte. Après ce fait, deux filles sont arrivées ; elles sont intervenues et nous ont séparés. Puis je suis parti de là avec la responsable de notre action caritative ; elle m'a fait monter dans sa voiture et m'a ramené chez moi. J'étais assez en difficulté parce que la colère, le fait de répondre aux provocations a toujours été une question difficile que j'ai toujours cherché à éliminer. Tous, y compris ma famille, m'ont toujours dit que c'est une question qui ne va pas. Ils me l'ont fait considérer comme une question négative, à éliminer, qu'il faut éliminer parce qu'elle répugne, si bien que je la regardais de cette manière moi aussi. Et même en restant calme, la colère ne disparaissait pas.

C'est précisément ce que je veux t'aider à comprendre.

Quand je suis arrivé à la maison, il y avait Antonella et mon frère. Par le passé, j'ai toujours remarqué que, quand j'étais en colère, mon frère et mes parents – qui sont les personnes qui me connaissent le mieux – ne se sont jamais permis de rester avec moi ; ils faisaient parfois mine de rien ou s'en allaient, si bien que je restais là « ainsi », je « gérais » ma colère tout seul. Tandis que ce jour-là, quand je suis arrivé à la maison, Antonella m'a regardé, m'a pris dans ses bras puis m'a demandé de lui raconter tout ce qui s'était passé. Je le lui ai raconté, puis elle m'a dit : « Vendredi prochain, tu retournes là-bas pour l'action caritative. » Moi, je ne voulais pas, parce que je pensais : « Cette caractéristique que j'ai et qui me dégoûte s'est manifestée et je ne veux pas que cela arrive encore une fois, qu'elle soit de nouveau visible. » Mais elle m'a regardé et m'a dit : « Tu y retournes. » Au départ, cela me dérangeait un peu parce que je ne voulais pas, mais ensuite j'ai vu combien elle prenait de risques. Elle ne me disait pas ce que j'aurais voulu m'entendre dire, à savoir : « Oui, ne t'inquiète pas, c'est arrivé, nous allons l'arranger, recommence l'action caritative que tu faisais avant. » Je voyais qu'elle misait tout sur moi, qu'elle prenait un risque en me disant : « Va là-bas », parce que je pouvais retourner là-bas ou dire : « Tu me dis ce que je ne veux pas faire, et je n'irai pas. » Tandis qu'à ce moment-là, je me suis senti regardé non seulement pour ce que je voulais qu'elle regarde mais pour tout, y compris pour cette question que je ne veux pas regarder, ma colère, qui me dérange, dont je ne veux pas. Au bout de quelques semaines, je suis retourné à mon action caritative ; c'était dur parce qu'on a toujours un peu peur que cette histoire se répète. Mais quand je suis arrivé, les enfants étaient là et m'attendaient ; cela m'a frappé, parce qu'en général, on ne va pas travailler très volontiers, ou en tout cas les enfants n'ont pas envie de faire leurs devoirs, si bien qu'on ne leur est pas trop sympathique, ils ne viennent pas très volontiers. Pourtant, je suis arrivé et les enfants m'attendaient ; alors la peur, la difficulté, le fait que cette colère puisse revenir, tout cela est passé à l'arrière-plan ; je voulais aller les voir tous les vendredis parce qu'ils m'attendaient. Même ensuite, quand je rencontrais ces jeunes – car on les voyait dans les parages, cela ne veut pas dire que je ne les ai plus rencontrés –, c'était une occasion pour faire mémoire du jour de l'action caritative où ce fait s'est produit il y a un an, mais que j'ai à l'esprit tous les jours.

Qu'as-tu gardé de ce jour-là dans ta mémoire ?

Le fait qu'Antonella et mon frère, avec qui j'ai toujours eu un rapport un peu difficile, ont été là, m'ont regardé et ont regardé la seule chose en moi que moi-même je ne veux pas voir.

Qu'est-ce qui leur permet de regarder ce que tu ne veux pas regarder ? D'après toi ? Sont-ils bêtes ? Ne comprennent-ils pas bien ce que tu regardes ? Est-ce pour cela qu'ils n'éprouvent pas tout le dégoût que tu éprouves face à ta colère ? Pourquoi peuvent-ils regarder ce que tu n'arrives pas à regarder à cause du dégoût que cela suscite en toi ? Que voient-ils que tu ne vois pas ? Est-ce parce qu'ils sont bien ? « Ils sont bien, mais bêtes, parce qu'ils ne voient pas ce que je vois, car s'ils le voyaient, ils ne pourraient pas ne pas éprouver tout le dégoût que j'éprouve. » Que voient-ils que tu ne vois pas ? Qu'est-ce qui leur permet de le voir ?

Après cette histoire est né un rapport d'amitié avec Antonella ; il existait déjà avant, mais...

Ne saute pas d'étapes. Pourquoi naît une amitié avec elle ? L'amitié naît parce que tu comprends qu'elle arrive à regarder ce que tu n'arrives pas à regarder. Et c'est précisément parce qu'elle arrive à le regarder que toi aussi, de temps à autre, tu arrives à le regarder. Il faut que tu commences à te regarder comme Antonella te regarde. Commence à te regarder ainsi progressivement, et la prochaine fois, tu me diras pourquoi, ce qui s'est passé, et si tu as découvert quelque chose de plus sur la raison pour laquelle elle arrive à te regarder ainsi. Elle n'a aucun mal à tout regarder, et tu aimerais le faire toi aussi ; tu ne veux pas regarder bien des choses qui te dérangent ; tu voudrais te défaire de ta colère. Mais tu te trouves face à quelqu'un qui peut tout regarder et tu découvres qu'avec lui, ou avec elle, tu peux tout regarder. Nous avons rencontré quelqu'un avec qui nous pouvons tout regarder sans rien censurer. En effet, si tu le censures, tu portes ensuite sur toi tout le poids de ce que tu ne peux pas regarder, tandis que tu peux tout regarder pour te réconcilier avec tout. Pourquoi saint Pierre peut-il tout regarder ? Tu n'as rien fait en comparaison de ce qu'a fait Pierre ; il a même renié Jésus devant tout le monde, il l'a renié : « Je ne connais pas cet homme. » (Mt 26, 72-74). Alors que Pierre était très inquiet – « Que me dira-t-il maintenant ? Il me fera des reproches » –, Quelqu'un est entré dans l'histoire et l'a regardé sans rien censurer, au lieu de lui faire des reproches. Tout en sachant ce qu'il avait fait, il lui demande : « M'aimes-tu ? » (Jn 21, 16). Tu comprends d'où naît l'amitié de Pierre avec Jésus ? De la même manière dont est née ton amitié avec Antonella : à partir de quelqu'un que te regarde comme Jésus a regardé Pierre qui l'avait trahi. Jésus te donne une personne comme Antonella pour te faire découvrir ce qu'une amitié pareille est capable de réveiller. Pourquoi une telle personne est-elle si importante ? En effet, comme nous sommes de pauvres gens, pleins de questions que nous ne voulons pas regarder, nous pouvons comprendre à quel point nous avons besoin de quelqu'un qui n'a pas peur de regarder en face toute chose. Sans cela, nous ne pourrions pas être amis, parce qu'il y a toujours quelque chose que nous ne voulons pas regarder. C'est pourquoi, si Jésus n'avait pas tout regardé de nous, nous ne pourrions pas être ses amis, parce qu'il y aurait toujours quelque chose dont nous aurions honte. Avec lui, nous pouvons tout regarder.

A. Bonfanti. Merci, Julián, parce que nous avons fait l'expérience réelle d'une amitié vraie.